

---

# LES DERNIERS MOMENS

## Du fils de Napoléon.

*Au directeur de la Revue de Paris.*

Montmorency, ce 13 août 1832.

Monsieur,

Vous me priez, vous me pressez de vous donner communication des détails qui m'ont été transmis sur la fin si déplorable et si prématurée du fils de Napoléon. Ils sont consignés dans des lettres écrites par une dame de Paris qui se trouvait à Vienne lors de ce douloureux évènement ; lettres d'une sœur qui raconte ingénument à son frère ce qui se passe devant elle et autour d'elle, et ne déguise pas plus ses opinions qu'elle n'exagère ses sentimens. J'avais d'abord songé à ne vous en donner que des extraits. Au fait, ce n'est pas pour le public que ces lettres ont été écrites. Mais n'est-ce pas précisément pour cela qu'elles sont bonnes à être publiées ? Rédigés sans apprêt, sous l'impression des faits, ces récits n'en sont pas moins précieux pour cela. C'est la vérité présentée sous ses formes les plus simples, et peut-être aussi les plus touchantes.

Vienne, le 14 juillet 1832.

\* Je ne suis pas, tu le sais, du parti de la légitimité : plus que personne, je me réjouis de voir ses derniers ef-

» forts complètement déjoués. Je ne puis m'empêcher de  
 » savoir gré pourtant à la duchesse de Berri du courage  
 » avec lequel elle défend les droits de son fils.

» Si en 1815, quand tout était préparé ici pour la déli-  
 » vrer, quand tout était préparé en France pour la recevoir,  
 » Marie-Louise en eût fait autant que Caroline, peut-être  
 » son fils ne mourrait-il pas aujourd'hui de langueur en  
 » Autriche. C'est un regret qu'il exprime souvent avec  
 » amertume. Sa résignation à mourir, ainsi que son obsti-  
 » nation à se refuser à certains remèdes, prouvent de quel  
 » œil il envisageait l'avenir qui lui était réservé. Mon épi-  
 » taphie, disait-il, sera bientôt faite :

» *Ci gît le fils du grand Napoléon. Il naquit roi de  
 » Rome, et il est mort colonel autrichien.*

» Ses regards sont constamment attachés sur le portrait  
 » de son père, dont il ne parle qu'avec l'accent de la plus  
 » profonde admiration. On prétend qu'il a comme lui une  
 » volonté de fer et la passion des armes.

» Sa mère arrive aujourd'hui ou demain. Arrivera-t-elle  
 » à temps pour recevoir le dernier soupir du fils de  
 » l'homme qui a placé sur sa tête la couronne de France,  
 » de l'homme qui, jusqu'à son dernier soupir, lui a con-  
 » servé une affection à laquelle elle n'avait plus droit, et  
 » qui lui souriait encore de son rocher de Sainte-Hélène ?

» Une chose dont je sais surtout gré à ce jeune homme,  
 » c'est qu'adopté par la maison de Hapsbourg, ce n'est pas  
 » d'avoir une archiduchesse autrichienne pour mère, mais  
 » pour père un soldat français, qu'il se montre orgueilleux.  
 » Ce qui, d'après cela, me confond, c'est qu'il ait pu accueil-  
 » lir Marmont comme un ami de son père; qu'il ait pu lui  
 » serrer la main, et, qu'après avoir passé une matinée en-  
 » tière avec lui, il lui ait donné son portrait. Cette confé-  
 » rence avait, dit-on, pour but de se faire éclaircir par le  
 » maréchal plusieurs faits rapportés contradictoirement  
 » dans différens mémoires. Qui sait! le duc de Raguse aura  
 » peut-être réussi à lui expliquer ce qu'il semble y avoir  
 » d'inexplicable dans l'affaire d'Essonne. Je le souhaite.

» Il y a tant de versions sur la cause de la maladie qui  
 » consume le duc de Reichstadt, qu'on ne sait trop à la-

» quelle croire. La plus admissible, c'est qu'il a dans le  
 » sang la même humeur que son père, et que cette humeur,  
 » qui s'est montrée au-dehors un moment, est rentrée et  
 » s'est jetée sur les poumons et surtout sur la gorge.

» Quoi qu'il en soit, il est perdu. Il le sait, et il attend  
 » avec la plus grande tranquillité le moment qui le délivrera  
 » du fardeau de la vie.

» Je pars demain pour Presbourg, où je passerai six  
 » jours au plus. A mon retour ce pauvre prince existera-  
 » t-il encore! Cette idée me serre le cœur. Adieu, mon  
 » frère. »

A... D... C...

Vienne, ce 24 juillet 1832.

» Mes pressentimens ne me trompaient pas. Je t'écris au  
 » son lugubre de toutes les cloches de Vienne. C'est le si-  
 » gnal du convoi de ce pauvre duc de Reichstadt. Il est mort  
 » avant-hier à cinq heures du matin, sans la moindre con-  
 » vulsion, mais après avoir horriblement souffert.

» Les médecins s'accordent à dire qu'il s'est suicidé, non  
 » seulement par son obstination à se refuser à leurs remè-  
 » des, mais encore par son adresse à leur dissimuler les  
 » symptômes de son mal. Un d'eux, dans l'espoir de rani-  
 » mer ses forces morales, lui disait un jour avec une em-  
 » phase tant soit peu tudesque : Monseigneur, *vous êtes*  
 » *né soleil, vous n'êtes plus qu'une planète, mais vous*  
 » *pouvez devenir comète*; une grande crise politique s'ap-  
 » proche, voyez que de chances elle vous offre. — Laissez-  
 » moi mourir tranquillement, a-t-il répondu, c'est tout ce  
 » que je désire.

» Sa mère ne l'a point quitté depuis son arrivée; elle  
 » était au pied de son lit quand il a expiré. Un frémisse-  
 » ment convulsif s'est emparé d'elle; et depuis lors elle a la  
 » fièvre. On la dit elle-même très-malade de la poitrine.

» L'archiduchesse Sophie, femme de l'archiduc François,  
 » est inconsolable. Elle avait pour ce malheureux jeune  
 » homme une affection qu'il payait du plus tendre retour.

» Tout le temps de sa maladie elle ne l'a pas quitté d'une  
 » minute, quoiqu'elle fût grosse et qu'elle eût besoin des  
 » plus grands ménagemens. C'est elle qui a vaincu la répu-  
 » gnance qu'il montrait à se faire administrer. Prenant le  
 » prétexte de ses couches dont le moment approchait, elle  
 » a voulu recevoir tous ses sacremens, même celui de l'ex-  
 » trême onction. Entraîné par son exemple, et bien plus  
 » encore par ses instances, il s'est soumis à un devoir qu'il  
 » n'envisageait que comme une affaire d'étiquette.

» Je ne sais si le contraste de cette jeune femme, prête  
 » à donner le jour à une nouvelle créature, et la figure de  
 » ce jeune homme expirant au printemps de la vie, a frappé  
 » les spectateurs; mais de toutes parts ce n'était que gémis-  
 » semens et que sanglots.

» Depuis ce jour le mal n'a fait qu'empirer; et la preuve  
 » que le pauvre patient ne se faisait aucune illusion sur son  
 » état, c'est qu'il avait fait faire son portrait pour cette même  
 » archiduchesse Sophie, et qu'il a fait graver au bas, *sou-*  
 » *venir éternel d'un mourant*. Celle-ci est accouchée tout  
 » récemment. Juge combien on doit redouter pour elle  
 » l'impression d'une perte aussi douloureuse!

» On prétend que, par un hasard singulier, il est mort  
 » dans la chambre que son père occupait à Schœnbrunn et  
 » sur le lit où il couchait. Qui sait si ce n'est pas dans cette  
 » même chambre et dans ce lit même que Napoléon a conçu  
 » la première idée de son mariage avec Marie-Louise? Hélas!  
 » à cette époque, il ne prévoyait pas que le fruit de cette  
 » union ne parviendrait pas à sa maturité, et que, déshérité  
 » de sa couronne, l'héritier de sa gloire mourrait sous l'u-  
 » niforme autrichien.

» Qu'importe qu'on lui rende à cette heure, pauvre exhé-  
 » rédé qu'il est, les mêmes honneurs qu'aux archiducs  
 » d'Autriche? Ces tristes honneurs peuvent-ils se comparer  
 » à ceux dont son berceau fut entouré? et sa place entre les  
 » momies de cette illustre maison vaut-elle celle que la na-  
 » ture lui avait marquée près de son père, soit à Sainte-  
 » Hélène, soit à la place Vendôme au pied de cette belle  
 » colonne qui porte jusqu'aux cieux les titres de leur gloire  
 » commune?

» De tous les hommages qu'on lui rend aujourd'hui, le  
 » seul dont je lui pardonnerais de se sentir ému et même  
 » fier, ce sont les larmes du peuple de Vienne; car elles  
 » partent du cœur, et sont encore un tribut à la mémoire de  
 » son père. Jamais nation ne fut aussi napoléoniste. Je suis  
 » persuadé que plus d'une espérance reposait sur cette jeune  
 » tête.

» A demain d'autres détails.

» Ta sœur, etc. »

Le 25 juillet 1832.

« Tout est fini, cher frère. Tout est tranquille. Il ne nous  
 » reste plus rien du *fils de l'homme*, et sa dépouille mor-  
 » telle repose maintenant parmi celles de la famille impé-  
 » riale, près de la place qui attend son aïeul. Là comme  
 » pendant sa vie, il est loin du sol qui l'a vu naître. Que ne  
 » puis-je de mon souffle y transporter ses cendres, et les  
 » voir bientôt réunies à celles de son père sous ce monument  
 » où le vœu de tout bon Français le rappelle et que restitue  
 » à sa gloire un roi vraiment français !

» Je ne sais pourquoi le souvenir de son père n'a jamais  
 » été aussi vif dans mon cœur. N'est-ce pas parce que j'é-  
 » prouve tout ce qui se serait passé dans je sien s'il eût sur-  
 » vécu à ce fils objet de ses plus tendres pensées? Ah! qu'il  
 » eût joui de son ardeur martiale et de cette puissance de  
 » volonté dont les plus affreuses douleurs n'ont pas même  
 » triomphé!

» Comme il n'arrive que trop souvent chez les êtres supé-  
 » rieurs que les circonstances oppriment, toutes ses facultés  
 » se sont tournées contre lui-même, et n'ont été que des  
 » instrumens de sa perte. Il ne faut pourtant pas se dissi-  
 » muler que dans aucune position il ne pouvait vivre long-  
 » temps. L'humeur cancéreuse dont son père était affecté  
 » s'était jetée tout à la fois sur les viscères du bas ventre,  
 » où elle avait formé un squirrhe, et sur les poumons, dont  
 » un lobe était déjà détruit. Je répète ce que disent les  
 » médecins. C'est donc sa vie plutôt que sa mort qu'il faut  
 » pleurer; et pourtant c'est sa mort que chacun pleure, et

» moi-même je ne puis supporter l'idée que la dernière  
» étincelle du génie de Napoléon vient de s'éteindre!

» Il y avait déjà tant de choses dans cette jeune tête! Les  
» médecins disent qu'on ne pourrait en voir une plus mer-  
» veilleusement organisée, et les regrets de ceux qui ont  
» vécu dans l'intimité de ce prince attestent aussi l'excellence  
» de son cœur.

» Quelqu'un, que ses relations avec le duc de Lucques  
» met à même de savoir ce qui se passe à la cour, m'a dit  
» qu'elle était plongée dans le deuil le plus profond, et qu'on  
» redoutait beaucoup l'effet que cet événement a produit  
» sur l'empereur, qui doit revenir à Schoenbrunn au premier  
» moment. Toute mourante qu'elle est, Marie-Louise a  
» voulu aller à sa rencontre. Qu'elle doit être à plaindre!  
» quoiqu'elle ait abdiqué la place que la gloire lui préparait,  
» et l'honorable malheur qu'un héros lui avait légué, elle  
» est mère!

» On m'a promis des cheveux de ce pauvre duc. Si l'on  
» me tient parole, je t'en enverrai. On parle aussi d'un por-  
» trait lithographié, je tâcherai de t'en apporter quelques  
» exemplaires; et je ne tarderai pas. Mes affaires sont à peu  
» près terminées et j'ai besoin de parler de tout cela avec  
» vous tous; vous me comprenez si bien!

» On s'arrachait hier dans les boutiques tous les portraits  
» qui ont été faits de lui. C'est un délire. On n'a pas d'idée  
» non plus de la foule qui s'est portée à son convoi et de la  
» tristesse peinte sur toutes les figures. C'est que le peuple  
» comprend cette perte et tout ce qu'elle a de réel pour lui;  
» peut-être l'apprécie-t-il avec exagération! Mais cela se  
» conçoit. Son avenir repose à présent sur si peu de chose!

» Dans trois semaines je t'en dirai davantage. Adieu.

» Ta sœur. »

Voilà, monsieur, dans toute leur intégrité, les lettres dont vous m'avez demandé copie. Il m'est recommandé de n'en laisser prendre lecture qu'à des gens dignes de les lire. En vous autorisant à les imprimer, j'exécède un peu mes pouvoirs. Mais si, comme je l'espère, la majorité de vos lecteurs m'en sait gré, je crois qu'on me pardonnera cette infidélité.

J'ajouterai peu de réflexions à celles dont ces lettres sont remplies, à celles qui leur imprime un caractère si touchant de philosophie et de sensibilité. Ce n'était pas un homme ordinaire que le jeune Napoléon, et c'est ce qui l'a tué. Des vertus héroïques qui, faute de trouver l'objet de leur application, ont dévoré l'ame dans laquelle elles fermentaient; un courage usé en patience, une émulation dépensée en désespoir, telle est l'histoire du *fils de l'homme*. Et que restait-il de cet enfant né sur un trône de roi et qu'attendait un trône d'empereur? Le berceau que lui donna la ville de Paris; un berceau vide! et ce *berceau*, dit M. de Chateaubriand, *contenait les destins du monde!*

A.-V. ARNAULT.

de l'Académie Française.

